

gère, Francis Pigou éprouvait le désir de rentrer dans sa patrie. Il fut appelé à Londres, dans un quartier du West-End. Puis, en 1860, il se maria. Plus tard, sa première femme étant morte, il en épousa une seconde. Qu'aurait pensé de cette conduite le héros du roman de Goldsmith, le pasteur Primrose, vicaire de Wakefield, qui écrivait des brochures contre les secondes noces des ecclésiastiques ? Mais M. Francis Pigou se soucie peu, sans doute, des opinions de cet illustre prédécesseur. Il n'eut pas lieu, au demeurant, de regretter cette décision. Il a toujours été heureux en ménage. Et ses nombreux enfants ne lui ont jamais donné que des sujets de satisfaction.

En sa qualité de pasteur dans un des plus misérables quartiers de Londres, M. Francis Pigou a assisté à des spectacles lamentables, s'est penché sur d'horribles plaies sociales. Il a parcouru, cherchant à consoler et à relever, les bouges les plus hideux. Il a porté la bonne parole dans les repaires fréquentés par les pires bandits. Un jour, il se hasarda dans un refuge où aucun de ses collègues n'avait pénétré avant lui. Sur le plancher, des vagabonds étaient étendus, dormant leur sommeil de brute. Quelques misérables jouaient aux cartes dans un coin. Le cœur serré, le révérend Pigou proposa une prière. Contrairement à son attente, les vagabonds acceptèrent avec empressement. Ils firent disparaître les cartes et les dés, jetèrent à la porte un ivrogne qui faisait du scandale, puis écoutèrent avec recueillement l'allocution du pasteur. Celui-ci entonna un cantique, et s'étonna d'entendre une voix charmante de femme se joindre à la sienne. Le cantique fini, il alla trouver la malheureuse qui chantait avec lui. Mais c'est en vain qu'il chercha à la faire parler. La pauvre refusa absolument de répondre à ses questions, et, devant l'insistance du prédicateur, éclata en sanglots. Au moment de se retirer, le moment de se retirer, le révérend Pigou fut rejoint par un horrible bandit qui lui présenta ses remerciements et ceux de ses camarades : " Je suis un ancien clergyman, fit-il. Je suis tombé et vous me voyez par suite de lourdes fautes et de longs malheurs. Aujourd'hui, je gagne ma

vie en écrivant les lettres de ces escrocs et vagabonds, mes compagnons ordinaires."

Après un stage à Doncaster et à Halifax, M. Pigou fut nommé, en 1888, par l'entremise de lord Salisbury, doyen de Chichester. Trois ans après, il montait encore en grade et devenait doyen de Bristol. Ses ambitions étaient dépassées. C'était plus qu'il n'avait jamais osé espérer. En outre, le doyen Pigou a eu l'honneur de prêcher à plusieurs reprises devant la reine Victoria. Sa Majesté est, à son rapport, la plus attentive et la plus bienveillante des auditrices.

Sur les doyens, ses prédécesseurs et collègues, Francis Pigou rapporte de plaisantes anecdotes. Son prédécesseur immédiat, Chichester, s'appelait le doyen Hood. Cet ecclésiastique avait toutes les vertus, et un seul défaut : celui de penser tout haut. Cette manie provoque, un jour, un scandale retentissant dans l'église. On lisait en chaire un passage de l'Écriture sainte. En entendant ces mots : " Et Zachée dit au Seigneur : " Voici, je donne la moitié de mes biens aux pauvres " le doyen Hook, qui sommeillait au pied de la chaire, se réveilla en sursaut et s'écria ; c'est beaucoup trop !... "

Et, maintenant, que vous en semble ? N'avais-je pas raison de prétendre que le zèle du doyen Pigou à remplir les nobles fonctions de son ministère ne l'empêchait pas de se montrer chroniqueur spirituel et malicieux. Je serais même tenté trouver qu'il court un peu après l'esprit et qu'il n'évite pas avec assez de soin ce que les Saintes Écritures appellent " le banc de moqueurs " Mais après tout, ne nous plaignons pas ; Cette promenade à travers les sanctuaires anglicans sur les pas d'un homme qui, élevé dans l'église, en connaît tout les tours et détours est pleine de charme. Nous voilà bien loin du fanatique implacable genre Brand comme " du pasteur rigolo " du type Mikils.

MAURICE MURET.

M. Robert Hoe, de New-York, inventeur de machines à composer et de presses monumentales, doit faire élever, devant sa fabrique, une statue de Gutenberg, due au ciseau de Ralph Goddard.